

David Jalbert de passage à Sherbrooke

21 février 2011

Marié, et avec déjà trois enfants, à 30 ans, l'auteur-compositeur-interprète a rencontré pour la deuxième fois le succès avec son album *Le Journal* sorti au printemps dernier. Le 25 février prochain, vous aurez la chance d'aller voir David Jalbert sur scène au Théâtre Granada de Sherbrooke.

Mathilde Monnier

Après le succès de son premier album *Les histoires*, l'auteur-compositeur-interprète David Jalbert a sorti au printemps 2010 le deuxième extrait de son second album *Le journal*, qui s'est avéré être le digne successeur du précédent, le premier extrait «Voyage» s'étant retrouvé dans le top 10 francophone, où il est resté tout l'été.

Une voix un peu rauque, des textes contant des choses de la vie de tous les jours, emprunts tantôt d'ironie, tantôt de nostalgie. Des histoires dans lesquelles on peut parfois se retrouver. Une musique aux touches rock, folk, c'est ainsi que l'on pourrait caractériser son style. Le vendredi 25 Février, David Jalbert sera sur scène au théâtre Granada de Sherbrooke. C'est donc à l'occasion de sa tournée de promotion, par une journée grise et pluvieuse, que j'ai eu la chance de rencontrer David, un homme qui ne se prend la tête, enthousiaste et bien sympathique!

Le Collectif (LC): D'où t'es venue l'envie de faire de la musique, de devenir chanteur?

David Jalbert (DJ): Ça date d'il y a longtemps. J'ai commencé à faire de la scène à huit ans. J'ai vite réalisé que j'avais tous les symptômes pour être poète. J'avais les blessures de l'auteur, l'envie d'accomplir, le désir de changer les choses et le besoin d'être utile. Je ne comprends pas le sens de la vie si c'est pour ne laisser aucune trace de ton passage. Ça ne sert à rien selon moi. Aller travailler, valider sa carte de présence le matin en arrivant et le soir en repartant, recevoir sa paie tous les jeudis... Ça n'a pas de sens. C'est pour ça que je me suis lancé dans la musique, je voulais passer un message, laisser une trace.

LC: Tu as fait partie d'un groupe punk lorsque tu étais adolescent. Aujourd'hui, ton style de musique en est assez différent.

D.J: Non, pas tant que ça. Dans ma musique, mes textes d'aujourd'hui, on retrouve ce désir de revendiquer ce qui caractérise le punk. Aussi, lorsque je faisais partie du groupe punk, j'avais l'impression que la musique enterrait les paroles, et c'est entre autre pour ça que j'ai arrêté pour me lancer dans ce que je fais maintenant. Il y a dans ma musique un côté français et un côté plus québécois. Le côté français me vient de Francis Cabrel que j'admire énormément, c'est un grand auteur. À tel point que j'ai arrêté de l'écouter tellement il m'impressionne et m'intimide! Le côté québécois, je le tire de plusieurs artistes comme Okoumé, Plume Latraverse, Les Colocs.

LC: Ton album a une particularité notable qui est la diversité des sujets abordés dans tes textes. De quoi t'es-tu inspiré?

D.J: C'est vrai oui, je ne voulais pas me blaser ni blaser mon public. On ne s'améliore pas en restant dans ce que l'on sait faire. On s'accomplit dans la nouveauté. Ça a peut-être un côté vantard... Mais je pense vraiment que la musique ce n'est pas une recette, mais de la création, de la spontanéité. Faire la photocopie d'une peinture n'a aucun intérêt. Je veux que ma musique garde toujours le même esprit, mais sans jamais me répéter. Donc je m'inspire de tout.

LC: Quelle est ton morceau préféré?

D.J: J'ai deux facettes, que l'on retrouve dans mon album. D'un côté, je suis *lover* et doux et d'un autre, je suis quelqu'un d'intense et de dur. C'est ce dernier côté qui me représente le plus et que l'on retrouve dans le titre «Le Journal». Dans cette tonne, je me libère, c'est comme si je criais dans la forêt tout ce que j'ai sur le cœur, tu sais, comme on dit: la bête sort!